

A+

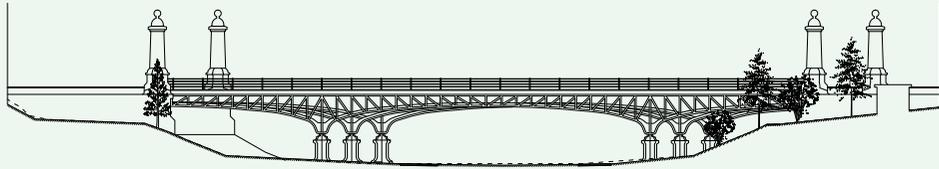
ARCHITECTUUR IN BELGIË

[Re]

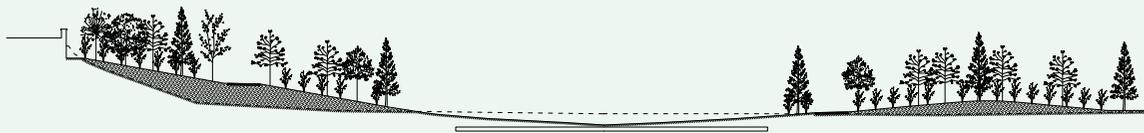
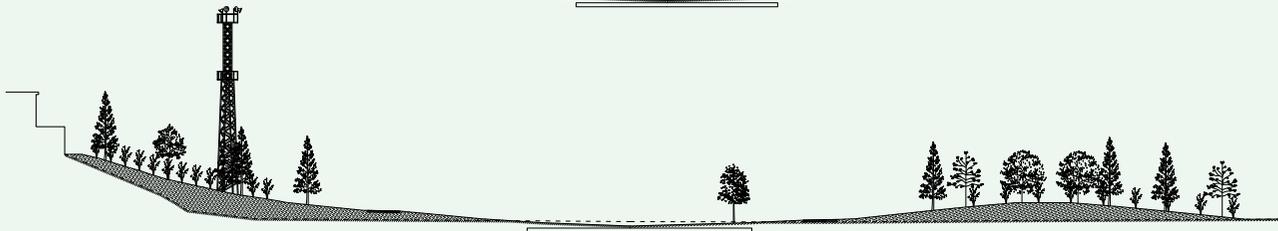
configuration

of the territory

ZOOM



IN



Comprendre et révéler

Travailler le paysage implique, pour BAS SMETS, de laisser ses préjugés de côté. Il s'agit avant tout de *faire révéler* l'existant. Le paysagiste sera en 2017 le commissaire d'Agora, la biennale d'architecture, d'urbanisme et de design de Bordeaux. Retour sur son approche spécifique.

Je voudrais commencer par la question du discours du paysagisme et la posture des paysagistes. J'ai récemment parlé avec beaucoup de tes collègues qui constatent l'absence d'un vrai discours sur le paysagisme. Partages-tu cet avis et comment décrirais-tu ta posture de paysagiste ?

Bas Smets : Je partage entièrement ce constat. Dans notre domaine, il y a beaucoup moins de publications que chez les architectes ; il y a également moins d'interactions, de colloques ou de débats ; et, enfin, il n'y a pas d'écoles chez nous qui défendraient une position et l'opposeraient à une autre. En effet, nous nous parlons très

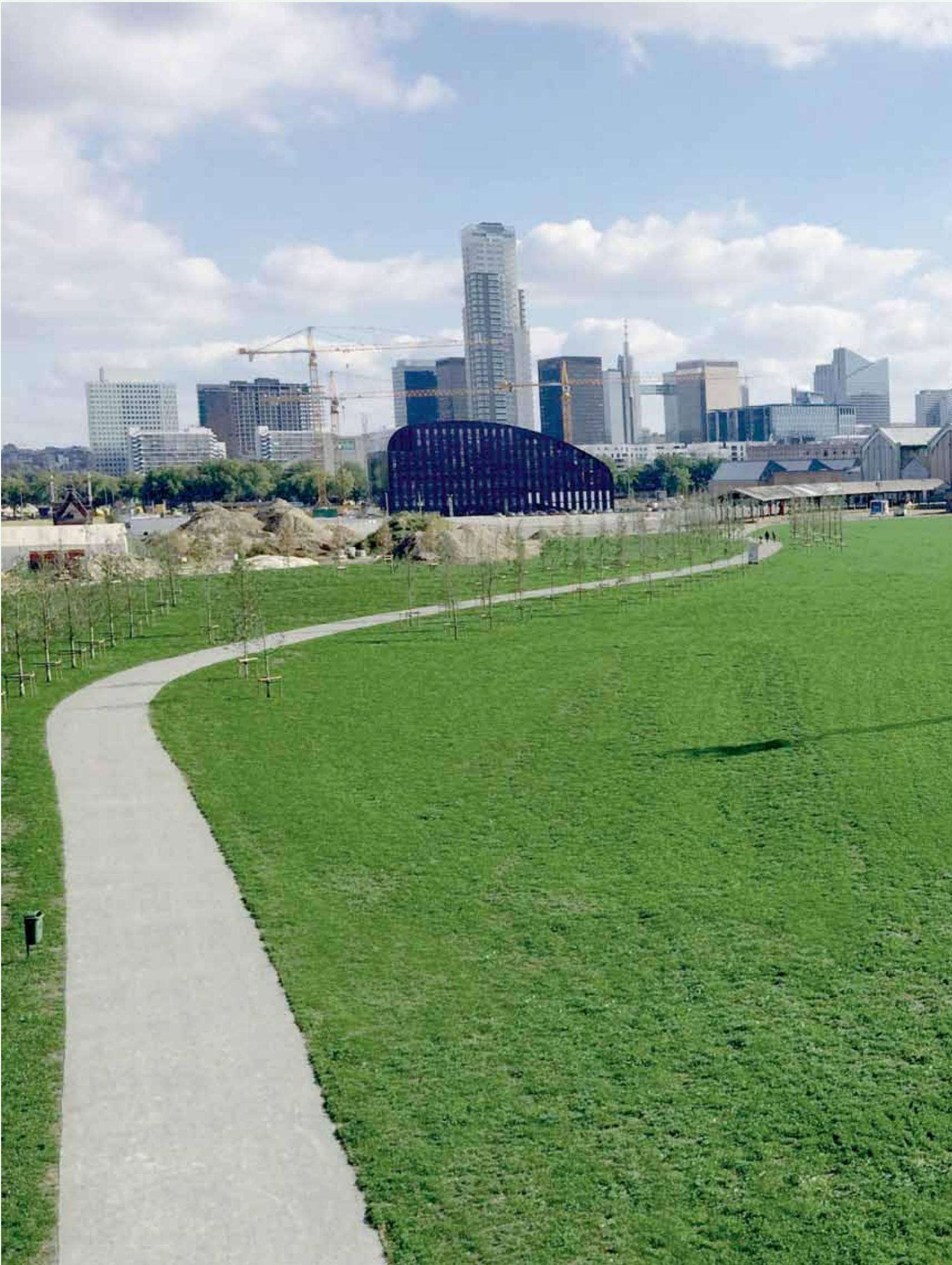
peu entre paysagistes. Le dialogue se fait davantage avec les acteurs d'autres disciplines, architectes ou artistes par exemple. Quant à notre production et ma posture, elle est conditionnée par ma triple formation d'architecte, ingénieur et paysagiste. Je dois avouer que je n'aime pas trop le mot *paysagiste*, c'est trop gentil, je me considère plutôt comme un *architecte de paysages*.

*Dans cette analogie à l'architecture, je pense notamment au travail de Peter et Alison Smithsons ou d'Oswald Mathias Ungers dont la méthode me semble très proche de la tienne. Leur fameuse notion de *As found*, selon laquelle on*

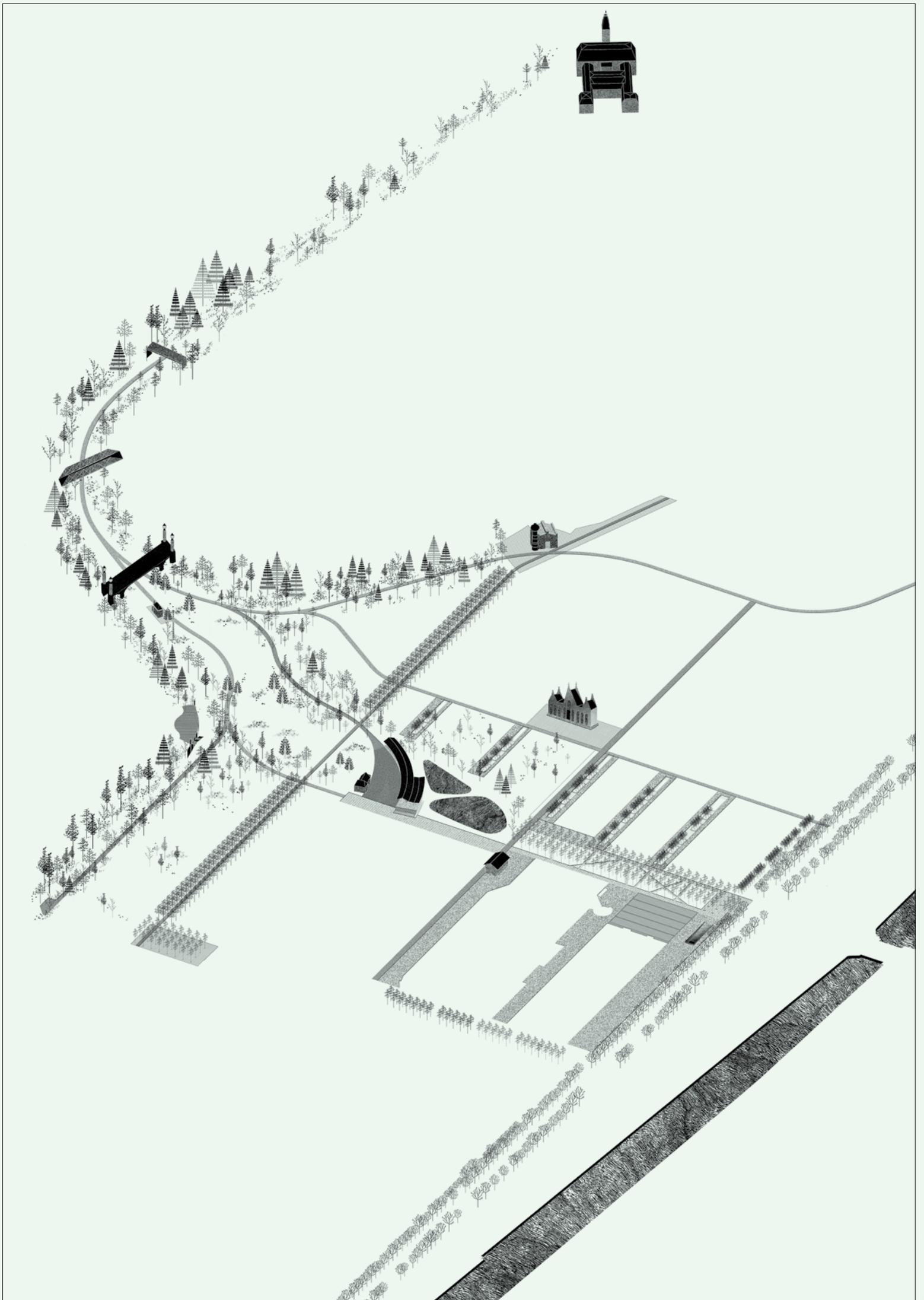
*aborde les éléments d'un site sans préjugé et que le projet n'est qu'une résultante des logiques internes d'un site, me semble coïncider avec ce que tu fais. Tu utilises toi-même de manière très récurrente l'expression *faire révéler*, généralement en l'associant au système d'un paysage. Je pense que tu fais en tant que paysagiste ce que les Smithsons ou ce que Ungers ont fait en tant qu'architecte...*

BS : Oui, en effet, il y a des liens, mais si je dois faire référence à quelqu'un, je remonterais encore plus loin dans l'histoire pour arriver chez William Turner. Dans l'essai *The Decay Of Lying – An Observation*, Oscar Wilde explique que ce n'est que depuis Turner qu'on a vu la brume sur la Tamise. Alors qu'elle existe depuis des millions d'années, on avait besoin d'un peintre pour la voir. Et j'entends révéler dans ce sens-là : nos cartes tentent de montrer les choses qui sont là, mais qu'on n'avait pas encore vu. Ou pour le dire avec Marcel Duchamp : l'invisible, c'est le visible mais qu'on n'a pas encore perçu. Quand nous faisons des projets, nous n'avons pas d'*a priori* ou de préjugé, comme tu dis. Nous dessinons et redessinons beaucoup de cartes à travers une lecture de l'existant. À Arles par exemple, nous redessinons les arbres et, à partir de ces dessins, nous avons perçu la figure d'une boucle d'arbres que le maire, plus tard, a inscrite comme élément structurant de la ville. Au départ, nous n'avons pas d'idée. Au même titre qu'un chercheur, nous ne savons pas ce











que nous allons découvrir. Et nous essayons toujours de retarder au maximum le dessin du projet. Il peut nous arriver qu'on s'amuse pendant plusieurs semaines avec l'existant sans faire de projet. Et j'adore ça.

Et précisément, quelles sont les méthodes de ce processus de révélation ?

BS : La méthodologie est très claire : au début je prends une photo aérienne et j'essaie de trouver le cadrage qui permet de comprendre le fonctionnement du territoire. Ce cadrage est pour moi semblable à la fenêtre cadrée d'une peinture du 16^e siècle quand les peintres avaient introduit des fenêtres dans leurs tableaux. Ces fenêtres découpent une partie de la scène dans laquelle ils pouvaient expérimenter, en dehors de la commande originale. Dans un deuxième temps, nous étudions séparément de manière très précise le territoire cadré au travers de plusieurs thèmes : au niveau de la végétation, de la topographie, de l'hydrographie, de l'infrastructure, du bâti et du parcellaire. Ensuite, nous combinons les diverses couches pour comprendre comment, par exemple, le bâti suit la topographie, comment la végétation interagit avec l'eau, comment le parcellaire est conditionné par les infrastructures. Puis nous essayons de faire des choix parmi ces éléments existants pour révéler un paysage exemplaire. Nous appelons *paysage exemplaire* le meilleur paysage caché dans la réalité. Il peut arriver qu'en montrant des grandes cartes, qui exposent un paysage exemplaire, un maire concerné me dise : « Nous n'avons pas

l'argent pour réaliser tout ça », sur quoi je lui réponds : « Vous l'avez déjà ! ». J'ai juste fait un choix parmi tout ce qui existe. Cette méthodologie s'inspire en fait plutôt de l'art que de l'architecture. L'art nous permet de voir la réalité autrement.

Ce travail de décomposition et de combinaisons des divers paramètres de ce territoire pour faire apparaître le projet pose la question du cadrage et des limites. Le territoire, à l'origine une notion militaire qui limite précisément une surface de la terre, n'a dans notre discours sur l'architecture, les villes ou les paysages effectivement pas de limites très précises. Or, ton cadre est très net. Comment définis-tu les limites de ton cadrage ?

BS : J'essaie de fixer le cadrage sur une photo aérienne, comme nous l'offre *Google Earth*, le plus petit possible de sorte à ce qu'il me permette encore de parfaitement comprendre ce fragment territorial. À partir d'une trop grande réduction du cadrage, on ne comprend plus le système du paysage, son organisation géomorphologique, son système infrastructurel, etc. Évidemment, je vais aussi sur le terrain, mais sur place tu ne vas pas comprendre les grandes logiques d'un territoire. C'est la grande échelle qui nous fait comprendre son fonctionnement.

Le cadrage est alors à chaque fois différent, cela explique aussi la grande diversité d'échelles de vos projets.

BS : Alain Roger disait que le projet culturel ou artistique a la capacité de transformer le pays en paysage. Et je trouve ça très juste. Le pays, ou la réalité existante, est transformée en paysage, ou ensemble compréhensible, à travers notre regard et le projet qui suit ce regard. Et dans ce sens-là, il n'y a pas d'échelle. Une cour à Londres qui fait quelques dizaines de mètres carrés peut être paysage au même titre qu'une autoroute qui fait treize kilomètres de long.

Je vois dans ton travail une différence vis-à-vis de l'architecture, la relation très forte entre ce qui est planifié et ce qui n'est pas planifié ou ce qui est stable et ce qui est instable, voire en perpétuelle transformation, même si cette relation nous intéresse de plus en plus.

BS : C'est une compréhension de la nature que les architectes ne partagent pas forcément mais qui devient de plus en plus importante. Par exemple en été, la canopée d'un arbre te protège contre le soleil et elle crée un microclimat grâce à l'évaporation de ses feuilles, ce qui fait que tu transpires moins et que tu as trois à quatre degrés de moins sous cet arbre, alors qu'en hiver, il perd ses feuilles pour laisser passer les rayons du soleil et te chauffer. Nous essayons toujours de comprendre et de jouer avec ces logiques de la nature. Dans un parc, on essaie de définir ce qui peut se passer dans les diverses saisons. Nous programmons toute une année et même une fréquence sur vingt, trente, quarante

ans. Et j'aime cette idée que dans la nature, rien n'est jamais fixe, tout est toujours en mouvement. Nous ne produisons jamais des objets finis parce que nous travaillons avec le vivant.

C'est intéressant qu'après une phase assez longue de anything goes, du tout est possible, que de plus en plus d'acteurs de la production spatiale reviennent finalement à une structuration ou à des méthodologies conceptuelles très claires et très systématiques et que cette méthodologie permette d'inclure la notion du temps, l'évolution du projet.

BS : J'aime voir l'agence comme un laboratoire, à la recherche de paysages. On démarre et représente tous les projets de la même manière. De cette façon tous les projets sont liés, même s'ils sont très différents les uns des autres. C'est la même recherche qui produit à chaque fois des résultats très variés. Et j'essaie de plus en plus de collaborer avec des experts d'autres champs, comme par exemple sur un projet à New York où nous travaillons avec Transsolar qui fait des études très poussées sur le confort extérieur. Des phénomènes comme le vent et l'humidité, que nous ne pouvons pas révéler avec notre approche basée sur l'existant. Récemment, dans nos projets, plein de nouvelles couches se rajoutent aux nôtres. J'aimerais bien pousser cette systématisation pour avoir une vision encore plus complète de la réalité.

Quelles sont les disciplines qui te permettent de pousser cette vision ?

BS : Les climatologues, les géologues, et aussi les botanistes. Il y a un botaniste qui vient toutes les deux semaines à l'agence pour voir l'ensemble des projets avec nous au niveau des choix de la végétation. Nous travaillons aussi avec les spécialistes dans la gestion de l'eau de l'université de Bruxelles.

J'aimerais aborder la question de la représentation que je trouve très particulière chez toi ; comment as-tu développé ce code représentationnel très sobre et très élégant en noir et blanc ?

BS : J'ai été toujours dégoûté par les plans de paysagistes qui ressemblent à du brocoli, où tout est trop vert. Ce n'est tellement pas précis et pas sérieux. Alors que j'aime beaucoup la précision. Du coup, dès le début, nous avons fait des dessins au trait. Moi-même, je ne touche pas à l'ordinateur sauf pour envoyer des mails ou faire des présentations, je dessine tout à la main, au trait. Pour révéler le système d'un paysage, nous utilisons souvent l'outil de l'isométrie. Il est interdit à l'agence de faire des 3D ou des images qui sont toujours une fausse promesse de quelque chose qui viendrait se réaliser mais qui ne se réalise jamais tel qu'il a été représenté à travers ces images. J'adore avoir la confiance d'un client sans avoir à lui montrer à quoi ressemblerait le projet, juste lui expliquer au mieux sa logique. S'il adhère à ça, le projet reste une découverte jusqu'au bout, et c'est magnifique.

C'est étonnant que tu arrives par cette résistance au mainstream, en renonçant aux images, à convaincre tes clients et les jurys de concours.

BS : Malheureusement pas toujours, et ça reste difficile parce que les gens sont tellement habitués à voir des visualisations réalistes. En revanche, on fait des vraies maquettes. Et nous produisons tout nous-mêmes, nous redessignons tout, comme par exemple les arbres de nos dessins. Aujourd'hui, nous avons une base de données de deux cents arbres que nous avons redessinés pour comprendre et montrer la logique de chaque arbre. La précision de notre représentation, qui révèle les choses et ainsi appelle à notre imaginaire, compense l'absence de couleurs et d'images. Nos dessins ne cherchent pas à faire joli, mais à être précis.

En tant que commissaire de la prochaine Biennale de Bordeaux, quelle est ta démarche pour cet événement ? Peux-tu nous expliquer l'enjeu de cette biennale, vu qu'elle vise « l'architecture, l'urbanisme et le paysage » ?

BS : Pour cette biennale qui aura lieu en septembre 2017, j'ai défini deux grandes ambitions. La première vise à ce que, durant l'été, toutes les institutions culturelles de Bordeaux participent à un programme commun : « Bordeaux Paysages 2017 », qui sera centré sur le thème des paysages. Chaque musée, chaque institution, chaque centre artistique se mettra en quête du rôle du paysage dans sa forme artistique. Cela englobera des expositions sur la peinture, un programme spécifique de films et une performance d'opéra.

Ma seconde ambition consiste à mettre en place une exposition à propos de notre étude thématique sur le rôle que pourrait revêtir le paysage dans les métropoles contemporaines. Nous y recherchons explicitement les différentes fonctions qui peuvent rendre le paysage performant, en tant que partie essentielle du monde construit. Nous travaillons autour de six thèmes différents dans une dizaine de villes comme Singapour, Hong Kong, Bruxelles et Bordeaux.

Florian Hertweck

Agora, biennale de Bordeaux Métropole - architecture, urbanisme et design se déroulera du 15 au 25 septembre 2017
www.agorabordeaux.fr

